

faire sur le peu qui se consomme ailleurs de cette feuille et sur les autres objets qui nous viennent de cette extrémité de l'Asie seraient suffisans pour encourager à un si long et si dispendieux voyage. Le fussent-ils encore, ces profits ne continueraient que peu. La nation qui fera seule beaucoup plus d'achats que toutes les autres nations réunies ne tardera pas à donner sa volonté pour loi, et, s'il le faut, se déterminera aux sacrifices nécessaires pour écarter une concurrence qui, quelque faible qu'elle fût, pourrait lui causer de l'ombrage.

Mais les Anglais eux-mêmes conserveront-ils long-temps cette branche de commerce? Rien n'est moins certain. L'opinion des Chinois sur les spéculations mercantiles n'est pas la même que la nôtre. Elles ne leur paraissent convenables pour une région très-habitée qu'autant qu'elles la débarrassent d'objets superflus pour lui en procurer de nécessaires. Nos liaisons avec eux sont en contradiction avec ce système. En échange de choses d'une utilité générale, nous ne leur donnons, disent-ils, que de magnifiques bagatelles, qu'un argent qui augmente la cherté des denrées dans tous les marchés. Aussi les voit-on plus portés à nous fermer leurs ports que disposés à étendre nos opérations. Ces idées de la nation entière deviennent celles du gouvernement à mesure que l'esprit tartare s'affaiblit, et que les conquérans se pénètrent des maximes du peuple subjugué. De là viennent ces gênes humiliantes qui ont

remplacé les égards marqués qu'on eut d'abord pour les Européens. De cette situation équivoque à une expulsion entière, il n'y a pas bien loin. Ce parti aurait été sûrement conseillé par le philosophe Kouent-Thé, qui disait, il y a deux mille ans :

« Il n'y a de commerce long-temps avantageux  
« que celui des échanges nécessaires et utiles. Le  
« commerce des objets de faste, de délicatesse,  
« ou de curiosité, soit qu'il se fasse par échange  
« ou par achat, suppose le luxe. Or, le luxe,  
« qui est l'abondance du superflu chez certains  
« citoyens, suppose le manque du nécessaire chez  
« beaucoup d'autres. Plus les riches mettent de  
« chevaux à leur char, plus il y a de personnes  
« qui vont à pied; plus leurs maisons sont vastes  
« et magnifiques, plus celles des pauvres sont pe-  
« tites et misérables; plus leur table est couverte  
« de mets, plus il y a de gens réduits à ne vivre  
« que de riz. Ce que les hommes en société peu-  
« vent faire de mieux, à force d'industrie et de  
« travail, d'économie et de sagesse, dans un  
« royaume bien peuplé, c'est d'avoir tous le né-  
« cessaire, et de procurer le commode à quelques-  
« uns. »

Quelque parti que prenne la Chine, la Grande-Bretagne aura toujours besoin d'un lieu de relâche où ceux de ses navigateurs qui iront d'Europe aux Indes, ou qui reviendront des Indes en Europe, puissent trouver des rafraichissemens. Les Portu-

LXVI.  
Quelle idée  
il faut se for-  
mer de la co-  
lonie anglaise  
de Sainte-  
Hélène.

gais, les Hollandais, les Français, en ont de très-commodes et de très-bien placés. Celui des Anglais est à Sainte-Hélène.

Cette île, située vers le seizième degré de latitude, au milieu de l'Océan atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, et à six cents de celles d'Amérique, fut découverte en 1502 par les Portugais, qui la dédaignèrent. Les Hollandais y formèrent dans la suite un petit établissement que les événemens de la guerre donnèrent aux Anglais, qui, depuis 1673, n'ont pas discontinué de l'occuper.

C'est un rocher presque rond, d'environ vingt-quatre milles de circonférence, et si généralement inégal, qu'on trouve à peine dans son étendue cent arpens d'un sol bien uni. Tout démontre que c'est un volcan plus ou moins anciennement éteint. La terre qui le couvre n'est qu'une lave qui serait pourtant propre à la végétation, si les pluies ne lui manquaient pas. Malheureusement une sécheresse, qu'on peut dire habituelle, a détruit successivement toutes les cultures qui ont été tentées. Les productions du pays se sont peu à peu réduites à quelques fruits, aux légumes que peuvent fournir des jardins mal arrosés, aux herbages nécessaires pour nourrir un petit nombre de chèvres et de vaches. Les sources même sont si rares et si peu abondantes, qu'il faut les ménager avec une extrême circonspection pour qu'elles puissent suffire aux besoins ordinaires de la vie.

Deux mille cinq cents habitans, la plupart esclaves, et une garnison de cinq cents hommes, forment la population. Un grand nombre d'entre eux vont presque nus et vivent de leur pêche. Ce qu'il faut de grains et de vêtemens pour les autres est porté des Indes. Les six ou sept cent mille livres que la compagnie verse annuellement dans la colonie doivent suffire à tous les besoins.

L'île n'est accessible que par deux vallées : à celle qui est au vent, la mer est si violemment agitée, qu'il serait plus que téméraire d'y tenter une descente. Sous le vent, où se voit la seule bourgade qui soit dans le pays, l'ancre est si mauvais, les courans sont si rapides, que la tentative d'un débarquement n'y serait guère moins périlleuse. Cependant l'une et l'autre position sont défendues par des fortifications bien entendues et par une artillerie formidable. Aussi la colonie n'a-t-elle jamais été attaquée ; aussi ne le sera-t-elle vraisemblablement jamais.

Les vaisseaux anglais qui reviennent des Indes en Europe trouvent à Sainte-Hélène un port excellent, un air salubre, un peu d'eau, quelques bœufs, et en temps de guerre des escadres qui assurent leur arrivée dans la métropole. Mais les vents du sud-est qui soufflent constamment dans ces parages ne permettent pas aux navires qui vont de la Grande-Bretagne dans les mers d'Asie d'y aborder. Cet inconvénient fait désirer depuis long-temps à la cour de Londres un établisse-

ment plus convenable. Le cap de Bonne - Espérance et l'Île - de - France doivent avoir principalement fixé son attention. Les circonstances décideront de quel côté seront dirigés ses foudres.

lxvii.  
A quel usage  
les Anglais  
font servir les  
îles de Co-  
more.

En attendant une acquisition que les événements peuvent également accélérer ou retarder , plusieurs des bâtimens expédiés d'Angleterre pour les Indes , principalement ceux qui sont destinés pour le Malabar , touchent aux îles de Comore , afin d'échapper aux ravages presque inséparables des trop longues navigations. Elles sont au nombre de quatre , situées dans le canal du Mozambique , entre la côte de Zanguebar et Madagascar. Celle qui donne le nom au petit archipel est peu connue. Les Portugais qui y abordèrent dans leurs premières expéditions y commirent de si grandes cruautés , que tous les Européens qui osèrent s'y montrer après eux furent repoussés ou massacrés sans miséricorde. L'approche de Mayotte et de Moély est difficile , et le mouillage n'y est pas sûr. Anjouan seul est fréquenté.

C'est là que la nature , dans un contour de trente lieues , étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des coteaux toujours verts , des vallées toujours riantes , y forment partout des paysages variés et délicieux. Trente mille habitans , distribués en soixante-treize villages , en partagent les productions. Leur langue est l'arabe , et leur religion un mahométisme mêlé de beaucoup de

fables. On leur trouve des principes de morale plus épurés que ceux qui sont établis à leur voisinage. L'habitude de vivre de lait et de végétaux leur a donné pour le travail une aversion insurmontable. De cette paresse est née l'habitude de laisser croître excessivement leurs ongles. Pour tourner cette négligence en agrément , ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune.

Ce peuple , né pour l'indolence , a perdu la liberté que très-vraisemblablement il était venu chercher du continent voisin. Un riche Arabe , menacé au Mozambique d'une peine capitale pour avoir tué un noble portugais , se jeta dans un bateau qui le conduisit à Anjouan. Il profita si heureusement de la supériorité de ses lumières , qu'il acquit une autorité absolue que ses descendants exercent encore. Cette révolution dans le gouvernement ne priva les Anglais d'aucune des commodités que jusqu'alors ils avaient trouvées dans l'île. Ils continuèrent à mettre paisiblement leurs malades à terre , où la bonté du climat , des fruits , des eaux , des alimens , les rétablissaient promptement. On fut seulement réduit à payer les provisions dont on avait besoin un peu plus cher , et voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une île où régnait un Arabe. Ils y ont fait connaître , ils y ont fait aimer les toiles des Indes. Les noix de coco , les cauris qu'ils prenaient en échange ne se sont pas trouvés d'une assez grande valeur pour payer

le nouveau luxe. Alors il a fallu que les insulaires, qui jusqu'alors avaient livré aux navigateurs leurs bœufs, leurs chèvres, leurs volailles pour des grains de verre ou pour d'autres bagatelles d'un aussi vil prix, en exigeassent de l'argent, et en exigeassent de jour en jour davantage.

LXVIII.  
Situation de  
la compagnie  
anglaise \*

Telle est l'étonnante carrière que les Anglais ont parcourue aux Indes. On croirait voir une des plus grandes nations du globe déployant toute sa puissance; et il se trouve que ce n'est qu'une association de marchands à peine connue il y a un demi-siècle. Que ce tableau paraîtra singulier à la postérité, s'il sort jamais des mains d'un grand-maître! Pour nous, qui ne pouvons aspirer qu'à la gloire d'être vrais, nous nous bornerons à dire simplement quelle est la position actuelle des acteurs qui ont donné tant de scènes mémorables.

Au Bengale, la domination britannique s'étend, du sud au nord, depuis le Katek jusqu'aux montagnes du Boutan; et de l'est à l'ouest, depuis le royaume d'Aracan jusqu'au-delà de Luknau, et non loin de Delhy. Que les diverses parties de cet immense empire soient gouvernées par les agens du conquérant, ou qu'elles le soient par ses tributaires, sa volonté est partout également la loi suprême. On ne connaît point de région plus riche et plus fertile; aussi fournit-elle à ses heu-

\* En 1796.

reux possesseurs des trésors qui paraissent devoir les mettre en état de conserver, d'étendre même leurs acquisitions.

Sur la côte de Coromandel, les Anglais règnent depuis Ganjam, voisin du Gange, jusqu'au cap de Comorin. Ils ont ravi aux princes indiens ou mahométans qui y occupent des trônes jusqu'à l'ombre de la souveraineté; et aucun des faibles comptoirs européens, plus ou moins anciennement formés sur ces industrieuses plages, ne pourrait raisonnablement leur causer aucune inquiétude.

Dans le Malabar, le territoire du corps privilégié est très-borné; mais il y possède l'excellent port de Bombay, où les flottes nationales trouvent une sûreté entière, et toutes les facilités qu'elles peuvent désirer pour réparer les dommages que les élémens ou les combats leur auraient causés; Bombay, qui lui assure le commerce presque exclusif de Surate, du Guzurate, du golfe Persique et de la mer Rouge; Bombay, dont les forces le mettent en état de contenir les deux plus grandes puissances de l'Indostan, le souverain de Maïssour et les Marattes, ou de faire une diversion utile lorsque ses intérêts l'exigent.

Ces possessions ont pour défenseurs treize mille blancs, et quatre-vingt mille noirs. Les premiers ont, pour la gloire et pour les intérêts de leur patrie, cette passion ardente qu'un gouvernement libre et bien ordonné ne manque jamais d'inspirer. Les seconds, presque tous Mahométans qui,

il y a vingt ou trente ans, frémissaient à la vue d'une arme à feu ou d'une arme blanche, sont devenus peu à peu d'excellens soldats. Depuis qu'ils ont été formés à notre tactique, ils se battent avec une ardeur égale derrière des remparts et en rase campagne. Cette milice aime son état, est fidèle à ses drapeaux, montre un zèle actif pour des maîtres qui la traitent bien, et a l'avantage de pouvoir soutenir des fatigues qui épuiseraient des Européens.

Le nouvel empire fondé par les Anglais en Asie n'a pas seulement ajouté à leur puissance, il a prodigieusement accru leurs richesses. La vente publique des marchandises qu'ils en tirent s'élève annuellement à quatre-vingts millions. On estime douze millions celles qui sont portées en fraude. La valeur des diamans doit être de quatre à cinq millions. C'est rester au-dessous de la vérité que de réduire à huit millions les fonds avancés dans l'Inde aux commerçans des autres nations, et qui rentrent toujours dans la Grande-Bretagne avec plus ou moins de bénéfices. Les fortunes qu'à leur retour dans leur patrie portent avec eux les négocians libres et les agens du corps privilégié sont nécessairement immenses. Nous ne craignons pas d'être accusés d'exagération par les gens instruits, quand nous assurerons que l'Orient vaut tous les ans à l'Angleterre plus de cent vingt millions. Ses heureux habitans consomment une partie des objets qui lui viennent

de ces régions lointaines. Le reste est vendu à l'Europe, à l'Afrique, et à l'Amérique.

Mais, disent de vains discoureurs, cette grandeur a-t-elle une base bien solide? Les Indiens, maintenant si timides, ne peuvent-ils pas un jour s'aguerrir? le trône des Mogols ébranlé ou détruit ne peut-il pas se relever? des peuples barbares ne seront-ils pas attirés de nouveau dans ce doux climat? les princes du pays ne mettront-ils pas fin à leurs discordes? et ne se réuniront-ils pas pour leur liberté commune? est-il impossible que les soldats asiatiques qui font actuellement la principale force de l'usurpateur tournent contre lui les armes dont il leur a montré l'usage? Les nations européennes qui naviguent, qui trafiquent dans ces mers éloignées souffriront-elles toujours patiemment les insultes faites à leur pavillon, les entraves mises à leur commerce? les dominateurs eux-mêmes ne s'affaibliront-ils pas à force de s'étendre, et le colosse qu'ils ont élevé ne sera-t-il pas tôt ou tard écrasé par son propre poids?

Toutes ces suppositions paraîtront absolument destituées de vraisemblance aux bons esprits qui ont étudié l'Indostan avec quelque soin. Que jamais dans ses conquêtes la Grande-Bretagne ne s'écarte des principes d'administration qui ont fait prospérer les grands comme les petits états, et son empire reposera sur des fondemens inébranlables. Un désordre universellement établi de temps immémorial dans cette grande partie de

LXIX.  
Conjectures  
sur l'état fu-  
tur de la  
compagnie.